

## DU MÊME AUTEUR

Le Secret du funambule  
*Milan, 1989*

Le Bruit du vent  
*Gallimard Jeunesse, 1991*  
et « *Folio Junior* », n° 1284

La Lumière volée  
*Gallimard Jeunesse, 1993*  
et « *Folio Junior* », n° 1234

Le Jour de la cavalerie  
*Seuil Jeunesse, 1995*  
et « *Points* », n° P1053

L'Arbre  
*Seuil Jeunesse, 1996*

Vie de sable  
*Seuil Jeunesse, 1998*

Une rivière verte et silencieuse  
*Seuil, 1999*  
et « *Points* », n° P840

La Dernière Neige  
*Seuil, 2000*  
et « *Points* », n° P942

La Beauté des loutres  
*Seuil, 2002*  
et « *Points* », n° P1261

Quatre Soldats  
*prix Médicis 2003*  
*Seuil, 2003*  
et « *Points* », n° P1216

Hommes sans mère  
*Seuil, 2004*

*HUBERT MINGARELLI*

LE VOYAGE  
D'ELADIO

r o m a n

*ÉDITIONS DU SEUIL*  
*25, bd Romain-Rolland, Paris XIV<sup>e</sup>*

ISBN 978-2-02-101328-3

© ÉDITIONS DU SEUIL, MARS 2005

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

[www.seuil.com](http://www.seuil.com)

Dans l'avant-dernier jour de septembre, un groupe d'hommes, commandé par le lieutenant Raphaël Vallejo, entra dans la maison de José Alvaro Cruz à la recherche d'une paire de chaussures en bon état. Lorsqu'ils ressortirent de la maison un instant après, Raphaël Vallejo portait une paire de bottes sous le bras. On entendit la cloche d'une église sonner à plusieurs reprises en contrebas, dans l'air du matin. Vallejo alla s'asseoir sur le banc devant la véranda. Il posa son fusil à côté de lui sur le banc, défit ses chaussures et enfila les bottes. Ses hommes lui faisaient face. L'un d'eux, Eduardo, parla pour tout le monde :

– Dis-nous, chef, si elles te vont ?

– Attends ! lui répondit Vallejo, laisse-moi le temps de voir.

Il se releva et demeura sur place, soulevant un pied après l'autre, la tête inclinée sur le côté, l'air absorbé. Il portait une veste de l'armée régulière, mais elle n'était pas boutonnée.

– Marche donc pour de bon, lui dit Eduardo.

Vallejo s'avança, passa entre ses hommes, fit demi-tour et revint vers le banc.

– Oui, bien, dit-il. Oui, parfaitement bien.

Les bottes étaient noires et luisantes comme si elles venaient d'être cirées. Vallejo reprit son fusil et aperçut le vieil homme déboucher de derrière la maison, un seau à la main, et se diriger vers eux.

– C'est ta maison ? demanda Vallejo tandis qu'Eladio s'arrêtait entre la véranda et les hommes, et posait son seau, lentement et en se courbant.

Il s'essuya la bouche avec la manche de sa chemise et demanda :

– Quoi, quelle maison ?

Les hommes de Vallejo s'étaient retournés, et plusieurs d'entre eux, après avoir considéré le vieil homme, lui désignèrent la grande façade en stuc blanc. Eladio leur fit signe que non, ça n'était pas la sienne.

– Mais c'est tout comme, dit-il.

– Vieux, elle est à toi ou elle est pas à toi ? demanda Vallejo.

– Elle est pas à moi, répondit Eladio, elle est à José Alvaro Cruz. La mienne est derrière, mais on la voit pas.

– Il est où, Alvaro Cruz ? demanda Vallejo.

– Il est pas là, il travaille pour le gouvernement.  
Toute la semaine il est en ville.

Vallejo et ses hommes se mirent à rire. Eladio demanda :

- Pourquoi vous riez comme des ânes ?
- Tu as pas peur de nous dire ça ? demanda Vallejo.
- Vous dire quoi ? demanda Eladio avec une naïveté

feinte.

– Qu'il travaille pour le gouvernement, tu le sais très bien, dit Vallejo.

– Pourquoi j'aurais peur, il travaille pour le cadastre et au service des routes, il est pas contre vous.

- Au cadastre aussi ils sont contre nous.
- Tu te trompes, dit Eladio.
- Non, vieux, c'est toi qui te trompes, dit Vallejo.

Eladio cracha par terre, leva les deux mains en signe d'impuissance, et dit :

- J'ai pas envie d'en parler, c'est pas la peine.
- Tu as raison, dit Vallejo, c'est peut-être pas la

peine. Mais réfléchis, vieux !

Eladio dit :

- C'est tout réfléchi.

Et il demanda :

- Où est-ce que vous allez comme ça ?
- On va vers le nord.

LE VOYAGE D'ELADIO

– Dans les montagnes ? demanda Eladio.

– Oui, vieux, c'est là qu'on va, dit Vallejo.

– Je m'en doutais, dit Eladio, tout le monde s'en va dans la montagne.

– Viens avec nous, grand-père, dit Eduardo gaie-ment.

– Et qu'est-ce que j'irais faire, moi, dans la montagne ?

– Tu sais faire à manger ? demanda Eduardo pour plaisanter.

– Bien sûr que je sais. Mais j'ai pas envie d'aller te faire à manger dans la montagne, dit Eladio tranquillement. Tu me paieras que j'irais pas.

Eduardo continua de plaisanter :

– Je comptais pas te payer , vieux. Je comptais que tu le fasses pour la cause.

– Hé, qui te dit qu'on tient tous les deux le même côté du manche ? demanda Eladio.

– Ta chemise, vieux, dit Eduardo, et ton pantalon avec.

Les hommes rirent à nouveau.

– Riez si vous voulez, dit Eladio baissant les yeux sur son pantalon, je m'en fous.

– Pardon, vieux, dit Eduardo, je voulais pas te blesser

– Tu m'as pas blessé, dit Eladio.

LE VOYAGE D'ELADIO

– Je penserai à toi quand on y sera, dans la montagne, dit Eduardo.

– Moi, je penserai pas à toi, dit Eladio. Mais quand même, fais bien attention à toi, dans la montagne, tâche de pas te faire avoir.

– Merci, vieux, dit Eduardo, c'est gentil de ta part.

– Comment tu t'appelles, jeunot ? demanda Eladio.

– Eduardo.

– Tu es d'où, jeunot ?

– Je viens du sud.

– D'où ?

– De la pointe de Belije.

– Je connais.

– Tu connais ?

– Hé ! moi aussi je viens du sud.

Raphaël Vallejo dit, s'adressant à ses hommes :

– Allons, nous partons.

Puis s'adressant à Eladio :

– Faudrait qu'on remplisse nos gourdes, s'il te plaît.

– Passez-les-moi, je vais aller vous les remplir , dit Eladio, jetant une main par -dessus son épaule pour désigner la maison de José Alvaro Cruz.





Les hommes commencèrent de décrocher leurs gourdes, certains vidèrent l'eau qui restait au fond. Le vieil homme, s'approchant pour les prendre, vit les bottes aux pieds de Vallejo, puis la paire de chaussures délacées, posée dans la poussière.

– Oh mais non, se mit-il à gronder, je crois que ce sont les bottes d'Alvaro Cruz que tu portes là.

Il continuait de s'approcher, son visage s'était tendu. Sa voix enfla :

– Hein, ce que vous êtes venus faire, c'est voler dans la maison, et puis après je vais vous remplir vos gourdes ?

Il s'arrêta à un mètre de Vallejo et le toisa.

– Retire ces bottes, dit-il froidement, et ensuite fouitez-moi tous le camp d'ici, et sûr que vous boirez pas mon eau non plus !

Vallejo avait reculé d'un pas. Sa main s'était posée

sur son revolver, mais il l'avait ôtée aussitôt, tandis que ses hommes se rapprochaient du vieil homme.

– Me faites pas d'histoires, vous autres, leur motta-t-il, toisant toujours Vallejo. Et toi, nom de Dieu de nom de Dieu, dépêche-toi de me rendre ces bottes !

– Non, c'est toi, vieux, qui vas pas faire d'histoires, dit Vallejo. Je garde ces bottes parce que j'en ai besoin.

Eladio ne bougeait pas.

– Elles sont pas à toi, dit-il d'une voix qui tremblait. On n'a pas besoin de ce qui est pas à nous.

– Éloigne-toi, vieux, s'il te plaît, dit Vallejo tout bas.

– Je t'en fous si je vais partir, dit Eladio.

Puis il y eut le silence. Eduardo alors se glissa hors des autres, passa discrètement derrière Eladio, saisit son fusil par le canon, et lui abattit le plat de la crosse sur la tête. Le vieil homme tomba à genoux, et roula à plat ventre sur le sol.

– Qui t'a dit de faire ça ? demanda Vallejo rudement.

– Je voulais pas que ce soit un autre qui le fasse, j'ai tapé pas trop fort, ça servait à rien de l'amocher.

– Tu l'as peut-être pas amoché, ricana quelqu'un, mais si ça se trouve, si.

– Je crois pas, non, dit Eduardo, cependant sans regarder Eladio étendu sur le ventre.

## LE VOYAGE D'ELADIO

Le lieutenant Vallejo s'accroupit devant Eladio, se pencha sur lui et dit :

– Attends toujours qu'on te dise ce qu'il y a à faire. Tu le sais bien, non ? À présent, toi et Buendia portez-le là !

Eduardo et Buendia saisirent le vieil homme sous les bras, le soulevèrent et l'assirent sur le banc. Eladio bascula sur le côté et sa tête heurta les lames du banc. Eduardo lui ramena les jambes, et ainsi Eladio se retrouva couché sur le côté, le visage tourné vers la cour. Les hommes raccrochèrent leurs gourdes et quittèrent la cour en direction de la route.



Eladio ouvrit les yeux, glissa sur le dos, aperçut le ciel, et il fut secoué de nausées. Saisi de peur, il referma les yeux et les nausées cessèrent un peu. Il lui sembla alors qu'il entendait passer un camion sur la route, sauf que ça n'avait pas de sens, il s'en rendit compte au bout d'un moment, car il ne l'entendait ni venir ni s'éloigner, le camion semblait passer sans arrêt sur la route. Tout doucement les bruits cessèrent de provenir de sa tête. Il retrouva l'ouïe. Il s'entendit respirer et il entendit un bruit indistinct provenant du village en contrebas. Il avait très soif, il chercha de la salive, mais il n'en avait plus. Il avait très envie de regarder autour de lui, il lui semblait qu'en regardant autour de lui il comprendrait quelque chose. Mais il craignait de rouvrir les yeux. C'est peut-être que j'ai failli mourir, se dit-il. Je me suis assis sur le banc et ça a failli être le moment. Oh mon Dieu ! mais ça va

maintenant, oui, ça va. À nouveau il entendit les bruits au village en bas. Il faut que je me lève, se dit-il, et que je descende voir le docteur. Mais non, je vais d'abord aller boire et après je descendrai voir le docteur. Il prit appui sur un coude pour se redresser, puis se ravisa. Je vais attendre de pouvoir ouvrir les yeux. Je commencerai par aller boire, songea-t-il, mon Dieu, c'est par ça que je vais commencer.

C'est la douleur au sommet de son crâne qui réamorça ses souvenirs. Lointaines et tremblotantes, des silhouettes et l'image de gourdes enveloppées dans du tissu surgirent du néant. Ensuite, lui apparurent les bottes d'Alvaro Cruz, et les hommes et les choses cessèrent de trembler dans le lointain. Il les revit bouger et vivre avec une grande netteté. Alors, brusquement, il rouvrit les yeux et se dressa sur le banc.

– Putain, putain, dit-il haineusement.

Il cracha sur les chaussures posées devant lui dans la poussière. Mais il avait la bouche sèche et le résultat ne fut pas comme il l'avait espéré. Il se leva du banc et, d'un coup de pied, envoya les chaussures au milieu de la cour, et de la poussière s'éleva sur leur trajectoire. Ensuite, marchant les jambes bien écartées pour garder son équilibre, il alla s'asseoir devant le seau, le tira entre ses jambes et but dans ses mains. Il but lon-

## LE VOYAGE D'ELADIO

guement, puis il resta assis, tout d'abord sans réfléchir, et ensuite, comme l'air était calme et le ciel dégagé, il tenta de se faire une idée du temps qui avait passé depuis qu'on lui avait tapé sur la tête. Pas plus d'une heure, se dit-il, je crois pas, non. Il aspira l'air encore tiède du matin. Il tira la nuque et les épaules en arrière. Je suis content d'avoir réussi à aller jusqu'au seuil, se dit-il, ça va mieux.





Sa chemise et son pantalon étaient couverts de poussière et, tandis qu'il se les frottait, il se souvint qu'on l'avait blessé à leur propos. Oui, c'est le jeunot qui s'est foutu de moi, se dit-il. Je me souviens plus à quoi il ressemblait, mais c'est lui. Il se souvint qu'il lui avait souhaité bonne chance dans la montagne. Maintenant je lui souhaite plus bonne chance, qu'il s'en tire ou pas dans la montagne, je m'en fous. L'instant d'après il se sentit mal à l'aise. D'accord, je retire ça. Qu'il s'en tire ou pas, dans le fond c'est pas mon problème. Que je lui souhaite ou pas, de toute façon c'est pas ce qui arrivera. Qu'il lui arrive ce qui doit, ni plus ni moins, et voilà. Il se souvint qu'il lui avait demandé son nom, mais il ne se rappelait pas sa réponse. Il se souvenait seulement qu'il venait du sud, comme lui. Il prit de l'eau dans sa main et se mouilla le haut de la tête. Il sentit l'endroit où on l'avait frappé. La douleur

avait presque passé pendant qu'il dormait. C'est une chance que j'aie dormi, se dit-il, la nature est bien faite. Il se forçait à se concentrer sur ce qui lui était arrivé, car il savait bien que, lorsqu'il en aurait fait le tour, les bottes de José Alvaro Cruz allaient lui crever la poitrine et le tourmenter sans qu'il pût se justifier devant personne, et qu'alors personne ne pourrait lui répondre qu'il n'y était pour rien. Et les choses arrivèrent telles qu'il les avait pressenties. À peine eut-il fini avec lui-même que les bottes lui vrillèrent le cœur. Il baissa la tête et ferma les yeux. Les larmes lui vinrent. Oh, merde à Dieu, pensa-t-il, qu'est-ce qu'on peut faire quand on vous assomme par -derrière, moi rien. Oh oui, tant pis, merde à Dieu. Il sanglota encore un instant en silence et il se sentit mieux ensuite. Maintenant, je vais aller me reposer. Je reviendrai cet après-midi terminer chez José Alvaro, se dit-il. Ou recommencer tout, car ils ont sûrement tout salopé. Il se remit sur ses pieds, marcha vers la maison en vacillant, donna deux tours de clef à la porte, s'en alla, attrapant le seau au passage, et passa derrière la maison d'Alvaro Cruz.

Son idée germa tandis qu’il remontait l’allée entre sa maison et celle d’Alvaro Cruz. Il entra chez lui, cacha les clefs à l’intérieur de son oreiller, refit son lit et chercha une chemise. Il se mit torse nu, enfila la chemise propre et, comme elle avait été recousue à une manche et que la couture se voyait, il passa sa veste par-dessus. Il s’assit au bord de son lit, joignit les mains entre ses genoux et se mit à penser à son idée. Puis, après un instant, il s’allongea sur le lit afin de se reposer en même temps qu’il réfléchissait. Sauf que c’est tout réfléchi, je le sais bien, se dit-il, puisque j’ai déjà mis ma veste. Mais j’ai besoin de me reposer et de faire passer mon émotion. J’ai encore du temps devant moi, ils s’en vont vers le nord par la route, et moi j’irai pas par la route, je couperai tout droit et, si ça se trouve, ce sont eux qui viendront à ma rencontre. Sûr que ça leur en bouchera un coin. Il posa son regard sur le plafond et tenta de se souvenir s’il s’était déjà

## LE VOYAGE D'ELADIO

ciel. Puis il souffla sur ses mains pour faire tomber les cendres, et cela l'étourdit d'avoir fait cet effort. Il croisa les bras sur son ventre et ferma les yeux. Viens, entre, ma peur, pensa-t-il, j'ai plus la force de regarder dehors par la porte. Mais elle ne vint pas, ni maintenant ni plus tard. J'ai pas peur, songea Eladio, j'ai pas peur. Je suis fier de toi, lui dit José Alvaro Cruz.



RÉALISATION : PAO ÉDITIONS DU SEUIL  
IMPRESSION : BUSSIÈRE CAMEDAN IMPRIMERIES  
À SAINT-AMAND-MONTROND (CHER)  
DÉPÔT LÉGAL : MARS 2005. N° 66384 (00000)  
IMPRIMÉ EN FRANCE